Deleuze memories - Lecture indirecte libre.

Le penseur est heureux lorsqu'il n'a plus le choix.

La pensée ne dépend pas de la pensée.

La pensée, en tant qu'elle pense, ne vise pas un objet identique à soi, et n'opère pas dans un champ objectif-explicite.

La pensée ne pense vraiment que dans une zone « distincte-obscure ».

Une image servile de la pensée : quand elle est fondée sur *l'interrogation* (donner la bonne réponse, trouver le résultat juste, comme à l'école ou dans les jeux télévisés).

La philosophie exige un fondement comme la marque qu'elle a enfin commencé à penser, qu'elle a quitté pour de bon l'horizon d'une pensée seulement possible (l'opinion, la *doxa*).

On ne commence jamais « une fois pour toutes ».

Le commencement doit être répété, et même affirmé « pour toutes les fois », parce que le monde n'a pas la réalité que nous croyons : il est hétérogène.

Une époque ne finit que parce qu'une autre a déjà commencé.

L'acte de penser met nécessairement en crise la subjectivité.

L'acte de penser ne se conquiert que dans l'état d'une pensée hors d'elle-même, qui n'est absolument puissante qu'au point extrême de son impuissance.

L'événement met en crise l'idée d'histoire.

On ne peut rendre raison d'un événement.

Penser naît d'un hasard, penser est toujours circonstanciel, relatif à un événement qui survient à la pensée.

*L'intolérable* est cet affect qui nous laisse paradoxalement sans affect, désaffectés, désarmés face aux situations élémentaires, impuissants face à l'universelle montée des *clichés.*

La sensibilité à l'intolérable constitue une émergence positive de quelque chose qui n'existait pas auparavant, et qui induit une nouvelle image de la pensée.

Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est-à-dire aussi bien : que *devient* la philosophie ?

Aimer le vrai n'est pas spontané.

Il faut que quelque chose *force* la pensée, l'ébranle et l'entraîne dans une recherche — au lieu d'une disposition naturelle, une incitation fortuite, contingente. Cela relève d'une *rencontre*.

Une rencontre est toujours inexplicable.

Rencontre est le nom d'une relation absolument extérieure, où la pensée entre en rapport avec ce qui ne dépend pas d'elle.

La question n'est plus : comment atteindre à la vérité ?, mais : dans quelles conditions la pensée est-elle amenée à chercher la vérité ?

La *bêtise* est cette condition de la pensée comme simple faculté, « à savoir qu'elle ne pense pas tant que rien ne la force ».

C'est en fonction d'une certaine problématique qu'une question devient et surtout qu'une proposition prend *sens*.

Le sens n'est autre que le rapport d'une proposition, non pas à la question dont elle est la réponse, double stérile, mais au problème hors duquel elle n'a pas de sens.

La pensée, en tant qu'elle pense, n'énonce pas des vérités, ou plutôt ses actes de vérité sont les problèmes eux-mêmes, qui ne naissent pas tout faits.

Une « chose » est un phénomène de tout ordre, physique, biologique, humain.

Une chose n'a pas de sens en soi, mais seulement en fonction d'une force qui s'en empare.

Le sens n'apparaît que dans le rapport de la chose avec la force dont elle est le phénomène.

Le sens renvoie à une affirmation.

Le sens concerne une volonté plutôt qu'une chose, une affirmation plutôt qu'un être, un clivage plutôt qu'un contenu, une manière d'évaluer plutôt qu'une signification.

Affirmer, c'est toujours tracer une différence, établir une hiérarchie, *évaluer*.

Ce qui intéresse avant tout la pensée, c'est l'hétérogénéité des manières de vivre et de penser.

Penser, c'est penser autrement. On ne pense qu'autrement.

Penser déplace la position subjective : non pas que le sujet promène son identité parmi les choses, mais l'individuation d'un nouvel objet ne se sépare pas d'une nouvelle individuation du sujet.

Seul « existe » le corps, c'est la pensée qui doit être expliquée.

Le monde extérieur devient intéressant lorsqu'il fait signe et perd ainsi son unité rassurante, son homogénéité, son apparence véridique.

Il n'y a de rencontre qu'avec des signes.

Ce qui est rencontré n'est pas simplement différent de la pensée (comme par exemple une image, un fait, etc.), mais extérieur à elle en tant que pensée.

Ce qui est rencontré est ce que la pensée ne pense pas, ne sait pas penser, ne pense pas encore.

Rencontrer n'est pas reconnaître, c'est l'épreuve même du non-reconnaissable.

Le sens comme mouvement même de la pensée, distinct des significations explicites, n'émerge que dans le signe et se confond avec son explication.

Le propre du signe est *d'impliquer*.

Le sens est comme l'envers du signe : l'explication de ce qu'il implique.

Le signe est toujours celui *d'Autrui*.

Il n'y a de sens que dans les interstices de la représentation, dans le hiatus des points de vue.

Le sens est divergence, dissonance, disjonction.

Le sens est problème : « accord discordant », dissonance non résolue.

La force n'existe qu'en relation, c'est-à-dire en exercice.

La force est essentiellement l'instauration d'un rapport.

La force n'est pas seulement puissance affectante mais puissance affectée, matière ou matériau sensible sur lequel s'exerce une force.

Penser est dans un rapport fondamental avec l'affect.

Penser commence avec la différence.

Rencontrer le dehors, c'est toujours être forcé, involontairement affecté.

Une rencontre est un affect, autrement dit un signe qui fait communiquer les points de vue et les rend sensibles en tant que points de vue.

Le signe force la pensée, la met en rapport avec de nouvelles forces.

Penser consiste dans l'émergence du sens comme force.

C'est en ce sens que l'activité philosophique — former des concepts — a toujours lieu au milieu, et ne maîtrise pas son commencement.

Dehors, ce mot a deux sens complémentaires : le non-représentable, ou le dehors de la représentation ; la consistance même du non-représentable, à savoir l'extériorité des relations.

La bêtise consiste moins dans une permutation de l'important et de l'inimportant que dans l'indifférence à leur égard, dans l'incapacité à les distinguer et à distinguer par conséquent quoi que ce soit.

Le faux problème relève d'une impuissance à évaluer.

Le faux problème est une manière de réfléchir et d'interroger sans se mettre à penser.

Un faux problème est une ombre, une énonciation en second qui n'affirme qu'en niant.

Le faux problème n'est pas mal posé, il ne pose rien du tout, il croit faire le mouvement mais ne meut que des ombres.

Le faux problème par excellence consiste donc à faire du négatif le moteur même de la pensée.

Le faux problème est d'invoquer des causes, de chercher une explication, possible sans doute au niveau de l'effectuation matérielle de l'événement, mais impuissante devant l'irréductible hiatus des hétérogènes.

Le négatif suppose l'identique, et participe ainsi de l'image dogmatique de la pensée.

Le négatif n'échoue pas seulement à mouvoir la pensée, il est le symptôme par excellence d'une pensée qui ne se meut pas, habitée du souci primordial de conserver.

Le négatif ne peut que dériver de l'affirmation.

Un rapport de forces est inégal par nature, il implique un phénomène de domination, une force qui affecte (active) et une force affectée (passive ou réactive).

Un rapport de forces suppose une action et une réaction, une force qui s'affirme en s'exerçant sur une autre, en devenant maître de cette force et de sa volonté, en lui imposant sa propre volonté.

La différence de perspective exige l'intériorisation de la relation : il faut que le négatif ne soit plus une simple conséquence, mais le mobile même de la force.

Faire le mouvement en niant, dans la pensée ou dans la vie, est l'espoir d'une force soumise.

Sans doute le négatif est-il la meilleure façon de représenter le mouvement, mais justement de le représenter et non de le faire.

L'homme de la représentation, damné ou névrosé, ne perçoit dans la diversité des signes que l'envers rébarbatif qui toujours revient au même : *le* négatif, *le* manque.

Tant qu'on se contente du savoir et de l'ignorance, on reste stupide devant une frontière négative qui ne retient rien de la dynamique réelle de la pensée.

Penser n'est ni savoir ni ignorer, mais chercher, et l'on ne cherche que si l'on a déjà trouvé le minimum enveloppé — signe — qui entraîne la pensée dans un mouvement de recherche.

La pensée, au contact du dehors, est en devenir : elle devient autre et se bat contre ce qu'elle cesse d'être.

Penser est d'abord une passion, et c'est en position de patient que le penseur devient actif, qu'il conquiert sa puissance de penser.

Penser doit être conquis, engendré dans la pensée.

La pensée ne chemine que d'acte en acte, non de principe à conséquence ou du sol au ciel, et se rejoue tout entière à chaque fois.

Quelque chose s'est passé : « le problème a changé ».

Croire en ce monde-ci. Les nouvelles forces sont celles de l'intolérable et de la honte.

Le fait moderne est l'inclusion du dehors *dans* le monde, et non au-delà, outre-monde.

La pensée a pour pouvoir de signifier ou de dire l'essence, elle la rend apte à saisir les nouvelles forces, à sentir les nouveaux signes.

Tout ce qui existe est en devenir, rien n'est donné « une fois pour toutes ».

La question devient maintenant : « Qu'est-ce qui va se passer ? »

La mort n'est pas du tout conçue comme un moment de la vie, comme un moment dont se nourrirait la vie et dont elle constituerait le dépassement.

La mort n'ordonne rien, ne décide de rien.

Penser — mais aussi aimer, désirer — dépend de la possibilité d'affirmer le futur comme tel, et de vivre en quelque sorte l'invivable.

Il est juste de dire que nous passons d'un présent à un *autre,* et non que son contenu seul change.

Une rencontre, inversement, entraîne celui qu'elle surprend dans une nouvelle dimension temporelle qui rompt avec l'ancienne.

Le temps, pur changement, est le passage d'une dimension à une autre (devenir).

Le temps n'est rien à proprement parler, il ne consiste que dans des différences, et dans la relève d'une différence par une autre.

Le moi éclate en âges distincts qui tiennent lieu de centre chacun son tour, sans que l'identité puisse jamais se fixer.

Le temps est la différence des différences, ou ce qui rapporte les différences les unes aux autres.

Le temps est tout à la fois l'Anonyme et l'Individuant : impersonnel et inqualifiable, source de toute identité et de toute qualité.

Le temps flotte dans le vide, lui-même vide.

Répéter, pour une différence, c'est reprendre à distance, donc ouvrir une perspective.

« Une vie » est une condensation ou une complication d'époques en un seul et mêmement.

Le virtuel n'est pas un deuxième monde, il *n'existe pas hors* des corps bien qu'il *ne ressemble pas* à leur actualité.

L'événement se joue sur deux modes temporels à la fois le présent de son *effectuation* dans un état de choses, ou de son incarnation dans un « mélange de corps » ; mais aussi une éternité paradoxale où quelque chose *d'ineffectuable, d'incorporel,* déborde et survit à l'effectuation.

L'événement ne se réduit pas à son effectuation.

L'événement ne pourrait jamais s'effectuer s'il ne disposait de la continuité d'un présent homogène ; mais quand l'effectuation est finie, on remarque qu'on est dans un autre présent qui succède au précédent.

L'événement est ainsi escamoté. C'est qu'en tant que tel qu'il n'a pas de présent, et ferait coïncider étrangement le futur (pas encore là et pourtant déjà là) et le passé (encore présent et pourtant déjà passé).

L'événement en tant que tel ne cesse d'advenir, il est impossible qu'il finisse.

Arriver est ce qui ne cesse jamais, malgré son instantanéité.

Dans l'événement, les différents moments du temps ne sont pas successifs mais simultanés.

Une personne vivante connaît des présents successifs qui marquent les époques de sa vie, et qui ne se mettent pas bout à bout mais constituent des plans différents, avec des sauts ou des ruptures de l'un à l'autre.

Une vie ne se déroule pas du début à la fin au présent.

Tomber amoureux, cesser de s'aimer ne logent dans aucun présent.

Au-delà des actes et des sentiments, ce sont des crises temporelles, des subversions du présent dont le sujet ne sort pas indemne, identique à ce qu'il était.

Le monde que nous nous représentons se noue dans des rapports de forces, il consiste au sens fort dans un chevauchement d'affects variables qui sont les événements de la Nature.

Qu'est-ce qu'un corps sinon une certaine manière de peser, de résister, d'opacifier, etc. ?

La représentation désincarne le corps : on ne donne pas forme sans contourner le corps et lui enlever son dehors, sans mettre le dehors à l'extérieur au lieu de s'impliquer.

La représentation isole le corps, elle le sépare de ce qu'il *peut* ; la ligne-contour dessine des anges plutôt que des corps.

La différence est aussi bien communication que contagion des hétérogènes.

Une divergence n'éclate jamais sans contamination réciproque de points de vue.

Une rencontre effective n'est certes pas fusionnelle, il y faut toute une « politesse », un art des distances — ni trop près, ni trop loin.

Un point de vue ne s'affirme ou ne devient sensible qu'en mesurant la distance qui le sépare des autres, en menant jusqu'au bout de la distance, en passant dans les autres points de vue.

L'art, qui ne représente pas le monde, mais à son tour le fait disjoncter, par percepts et affects.

Le sujet est effet et non cause, résidu et non origine.

L'illusion commence quand on tient le sujet justement pour une origine — des pensées, des désirs, etc.

Il appartient à l'identité d'être perdue, et à l'identification de commencer toujours trop tard, après coup.

Une reformulation du cogito pourrait être « On pense », ou encore « il pense », au sens où l'on dit qu'il pleut et qu'il y a du vent.

La différence éthique se distingue absolument de l'opposition morale en ce qu'il n'y est plus question de juger l'existence en général au nom de valeurs transcendantes, sans percevoir la variété et l'inégalité de ses manifestations.

La vérité est l'épreuve de la différence éthique, où la vie « ne se divise pas sans changer de nature » à chaque nouvelle distance parcourue, à chaque nouvelle perspective conquise.

La différence éthique est rythme.

La vérité comme heure est habitude contemplative, signe, devenir.

Développer le signe n'est pas du tout chercher un sens caché, puisque le sens se confond avec le dynamisme même du développement, mais parvenir à le répéter, à répéter le pur mouvement, à le contracter en un signe qu'il faut appeler *ritournelle*.

La consistance du monde est dans l'affect ou la sensation, autrement dit dans l'événement qui rend un état de choses distinct.

Mais cet événement n'est pas du corps, bien qu'il arrive aux corps ; il est à la limite des corps, dans le passage d'un état de choses à un autre (par exemple : grandir).

L'événement est incorporel et s'évanouit dans l'actualisation du nouvel état de choses.

Le langage n'est possible, c'est-à-dire un rapport proposition-chose n'est pensable, qu'en vertu de cet élément incorporel qui doit être attribué aux corps, bien qu'il s'en distingue réellement.

C'est par l'événement que le langage est en rapport avec les choses.

L'heure philosophique n'est pas celle des questions générales plutôt que particulières, mais celles des questions singulières, qui saisissent l'événement comme tel ou les choses comme des événements.

La philosophie n'est pas un discours sur la vie mais une activité vitale, une manière qu'a la vie de s'intensifier en conservant ses passages, d'éprouver et d'évaluer ses propres divergences, ses propres incompatibilités.

Peut-être est-il temps de croire à ce monde-ci, monde immanent qui porte en soi la divergence et, de loin en loin, la gloire transitoire d'un « devenir-révolutionnaire ».

La littérature dégage des visions et des auditions non langagières qui n'existent cependant pas hors du langage, tandis que la philosophie dégage des mouvements abstraits exprimables qui obéissent aux mêmes conditions.

Créer n'est pas donner forme à une matière, représenter un « Je » donné ou réfléchir sur lui, mais *dresser* des heccéités — ritournelles, cristaux de temps, etc. — dans des matériaux visuels, sonores ou langagiers.

Quelque chose ne s'éprouve, ne consiste au sens fort, que dans la mise en perspective qui déplace les points de vue en les faisant se reprendre inégalement les uns les autres.

Nous ne sommes vivants, intenses, et ne pensons qu'en tant qu'un autre au moins pense en nous.

Le penseur est heureux quand il n’a plus que le choix d’être vivant.

**Frank Smith**

**Vous n’étes pas sur France culture, mais sur radio parasite.**

**A bientôt.**

**Et grosse bise numérique.**